

Le bowling

David Dorais and Vincent Grou

Number 86, Fall 2000

Le sport

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14719ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Dorais, D. & Grou, V. (2000). Le bowling. *Moebius*, (86), 97–105.

DAVID DORAIS et VINCENT GROU

Le bowling

L'HISTOIRE DU BOWLING

La première mention littéraire du bowling se trouve dans l'œuvre de Washington Irving, où Rip Van Winkle, personnage principal de la nouvelle éponyme, tirée du recueil *Le livre d'esquisses* (*The Sketch Book*), se réveille d'un rêve de vingt ans au son d'un abat de quilles, épisode parodié dans une bande dessinée de Mandryka alors que l'ineffable Concombre masqué est réveillé par des éléphants jouant au bowling dans son grenier.

Le jeu de quilles tel qu'on le connaît, à dix quilles disposées en triangle, à un intervalle de 30 centimètres, sur une allée de 18 mètres, date du début du siècle, mais on découvre à travers l'histoire plusieurs jeux qui le rappellent de près ou de loin. Ainsi, en 1930, le grand égyptologue britannique sir William Matthew Flinders Petrie trouva dans le tombeau d'un enfant égyptien divers objets qui lui semblèrent constituer une forme rudimentaire du jeu de quilles; on estime que ce jeu a existé en Égypte à partir de 5200 av. J.-C. Pliny l'Ancien mentionne également un jeu similaire chez les Scythes, mais où la boule aurait été remplacée par la tête des ennemis; plusieurs historiens modernes contestent toutefois cette assertion.

On constate également des traces du jeu au Moyen Âge, période pendant laquelle il connut une grande faveur en Allemagne et en France, où le mot «quille», dérivé de l'ancien haut allemand *kegil*, apparut à la fin du 13^e siècle dans un manuscrit de l'*Érec* de Chrétien de Troyes. On y joua aussi en Angleterre où, en 1366, le roi Édouard III le déclara illégal, ses archers y perdant trop de temps et négligeant leur entraînement. Au

16^e siècle, sous Henri VIII, le sport retrouva sa «légalité», sous différentes formes cependant, le nombre de quilles n'étant pas fixe, et le projectile pouvant varier, de même que les différentes manières de le lancer. Toujours à la Renaissance, mais en Allemagne, ce serait Luther qui aurait fixé le nombre de quilles à neuf, signe réjouissant que son désir de réforme dépassait les strictes questions de dogme. La France, pour sa part, qui ne connaît maintenant que le «bouligne», a oublié que l'*Encyclopédie*, en 1765, notait l'existence des quilles au bâton, variante du jeu qui se jouait avec sept quilles que l'on cherchait à abattre avec des bâtons.

Des colons anglais, allemands et hollandais importèrent avec eux le sport en Amérique, où il allait trouver un terrain fertile pour son développement. Mais sa traversée de l'Atlantique ne lui garantit pas des débuts de carrière faciles: en 1841, l'État du Connecticut le bannit de son territoire, les parties de quilles étant l'occasion de paris trop importants. Mais bien que le jeu fût illégal, il n'en était pas moins très populaire et beaucoup de riches industriels se firent construire leur propre allée sur leur domaine.

Le jeu continua de se répandre, surtout dans les États de New York, de l'Ohio, et même jusqu'en Illinois. Le poids de la boule et la dimension des quilles, toutefois, connurent de nombreuses variations pour s'adapter aux modes locaux, favorisant la diversification du sport. C'est à un restaurateur du nom de Joe Thum que revient l'idée d'avoir, en 1895, regroupé les différentes associations régionales sous une même enseigne, pour fonder l'*American Bowling Congress*, qui en viendra à établir une standardisation des règles ainsi que de l'équipement. C'est à cette association que l'on doit les premiers championnats, créés en 1901 et se déroulant chaque année; le tournoi le plus important de l'ABC est le *Masters Bowling Tournament*, compétition instaurée en 1951. Toutefois, si, au 19^e siècle, le bowling accueillait aussi bien ces messieurs que ces dames, l'ABC ne fut réservée qu'aux hommes. Il faudra attendre 1917 pour voir apparaître la *Women's National Bowling Association*, une ligue à l'intention des quilleuses.

C'est à la même époque que la technologie du jeu de quilles connut une véritable révolution. Jusque-là, les boules étaient faites de *lignum vitæ*, un bois extrêmement dur. En 1905, la première boule de caoutchouc apparut sur les allées et c'est en 1914 que la Brunswick Corporation lança avec succès la *Mineralite Ball*, faite à base d'un «mystérieux caoutchouc» – un petit pas pour l'humanité, un bond de géant pour le bowling.

L'ÉVOLUTION DU BOWLING DEPUIS LES ANNÉES CINQUANTE

Une fois bien implanté dans la population et une fois ses règles unifiées, le jeu de quilles connut un véritable boom de popularité. Le nom même de «bowling» se répandit dans cette Amérique prospère et optimiste de l'après-guerre. Ce succès fut facilité par une autre innovation venue ébranler les allées. Morehead Patterson, vice-président de l'American Machinery and Foundry Company (qui se spécialisait dans la machinerie pour les pâtisseries et les compagnies de tabac), acheta pour l'entreprise les brevets d'une invention d'un dénommé Gottfried Schmidt, l'*automatic pinspotter*. En 1952, cet appareil, capable de replacer les quilles après chaque lancer, arrivait comme une véritable bénédiction pour les propriétaires de salons de quilles: plus besoin de payer pour chaque allée un *pin monkey*, c'est-à-dire un employé chargé de redresser les pièces de bois et de renvoyer les boules vers l'amont des allées. Un ou deux mécaniciens pouvaient désormais entretenir le système de tout un salon et lui permettre de fonctionner toute la journée.

Les années cinquante virent également apparaître, en même temps que cet appareil, les premières parties diffusées à la télévision, signe de l'engouement du public. Le réseau NBC en fut l'initiateur, avec son émission *Championship Bowling*. Cela donna naissance à des ligues professionnelles, comme la PBA, dont les tournois permettaient de remporter des sommes appréciables. Les années soixante constituèrent vraiment l'âge d'or du bowling, puisque ce fut l'époque où l'on dénombra le plus de ligues, amateurs comme profes-

sionnelles. C'était aussi l'ère des grandes vedettes: les Dick Hoover, Dave Davis et Skee Foremsky contribuaient à l'enthousiasme en ébranlant les allées et en accumulant les titres de championnats. Les années soixante-dix continuèrent sur cette lancée, en même temps qu'elles prenaient un virage convivial. En plus de conserver ses ligues et ses tournois de haut niveau, le bowling devenait une excellente occasion de sorties en famille, entre amis. C'est au cours de cette même décennie qu'eut lieu l'apogée de la musique *funk* et la montée du *disco*. Ces mouvements influencèrent l'esthétique du jeu de quilles avec, entre autres, l'avènement des splendides boules stylisées, argentées, multicolores. Au milieu des frileuses et conformistes années quatre-vingt, le bowling périclita au rang de kétaine (comme à peu près tout ce qui émanait de la décennie précédente), alors que, paradoxalement, on voyait apparaître les compteurs automatiques, facilitant grandement le déroulement de la partie. Le dilettante quittait peu à peu les salons, laissant à nouveau toute la place à l'élite, aux membres des ligues.

Heureusement, de nos jours, ce magnifique sport a retrouvé sa popularité: des films comme *The Big Lebowski*, des frères Joel et Ethan Coen, lui ont redonné ses lettres de noblesse, tandis que les gens semblent avoir redécouvert le plaisir du simple divertissement. De plus, de nombreux salons ont élargi leur clientèle en rajeunissant leur image, en modernisant leur équipement et en donnant aux aires de jeux des allures de discothèques. On estime aujourd'hui le nombre de joueurs réguliers à cent millions, répartis dans plus de quatre-vingt-dix pays à travers le monde.

LE BOWLING ET L'IDÉOLOGIE DU PROGRÈS

Le jeu de bowling, dans ses constituants mêmes, est indissociable de l'idée de progrès. C'est peut-être la raison pour laquelle il connaît autant de popularité aux États-Unis. À tel point qu'on pourrait le qualifier de sport national, avec le baseball, bien que celui-ci devienne de plus en plus élitiste, réservé aux pères de famille qui veulent étaler leur richesse en payant un

après-midi de spectacle à leurs enfants. Le bowling, au contraire, demeure tout à fait accessible aux classes les plus populaires de la société. À tout le moins, s'il n'est pas sport national, son histoire est liée de près à celle de son pays d'adoption, puisqu'il y a été introduit dès ses débuts au 18^e siècle.

Le bowling est associé au progrès parce que c'est un jeu – ou un sport, lorsqu'il devient plus sérieux et que sa pratique nécessite un entraînement méthodique – dans lequel il faut toujours aller de l'avant. Tout d'abord dans le pointage. Un abat n'a pas de sens en lui-même, ou si peu: il prendra toute sa valeur au cours des deux coups suivants. Ce sont eux qui décideront si cet abat a valu quelque chose; qu'ils résultent en deux dalots, le triomphe aura été totalement vain.

La longue allée, elle, est une image de l'évolution. Sa surface parée de petites flèches brunâtres pointant vers l'avant, elle vous indique la direction dans laquelle doivent se propulser votre corps puis votre boule. Les quilles sont un sport tout en longueur, en étirement, en constante projection toujours plus loin. Seuls les lancers, du disque ou du javelot, ou le tir à l'arc évoquent autant une impression de progression vers l'avant, tandis que la plupart des autres sports évoluent autour d'un centre et fonctionnent selon la polarité d'un terrain.

Et avez-vous remarqué à quel point tout est lisse aux quilles? Tout est lustré, brillant, éclatant. «Shiné» est peut-être le qualificatif qui caractérise le mieux ce jeu. Tout est fait pour offrir le moins de friction possible et pour permettre au jeu de glisser vers l'avant, comme sur un film d'huile, sans être ralenti ou arrêté. Ainsi, toutes les lattes de l'allée sont bien cirées et jointes étroitement; solidaires dans leur lustre et leur vernis, elles s'aplatissent devant la boule lancée à toute allure.

Cette boule de quilles est peut-être le symbole le plus parlant du progrès inhérent au jeu. Comme l'allée, elle est lisse; projetée droit devant avec force, elle roule sans que rien – mousse, poussière ou impureté – ne s'attache à elle. Par sa vitesse, par son poli, elle fonce

et n'admet rien qui puisse briser son élan. Son poids est rassurant au bout des doigts et contre la paume: il indique qu'elle est consistante, centrée sur elle-même et qu'elle ne s'arrêtera pas en cours de route par légèreté et par caprice. Pleine de bonne volonté, ignorante de tout sauf de son devoir, elle avance aveuglément et à toute vitesse, comme un bolide fou, pour aller percuter ce qui est au fin fond de l'allée. Elle est lourde, mais elle se laisse manipuler, offrant avec complaisance, malgré son aspect revêche et impénétrable, trois trous pour qu'on puisse la saisir et l'utiliser. Centrée sur son inertie, opérant des révolutions autour de son centre immobile, elle se laisse jeter au bout du bras et va tout droit dans la direction qu'on lui impose. La boule de bowling, c'est le G.I. obéissant qui marche au front sans discuter, c'est le fermier perché sur son tracteur qui roule vers l'horizon en suivant ses sillons, c'est le cow-boy qui galope vers le soleil couchant, sans regarder derrière.

Le dalot aussi participe d'un mouvement de progrès, puisqu'il oblige le quilleur à faire montre de volonté et de talent, de détermination. La grand-mère néophyte qui accompagne toute sa famille, la tante faiblarde qui est prête à tout pour rester avec son neveu, l'adolescent malingre et insécure qui ne sait pas encore prendre sa place, tous ces gens voient inévitablement leur boule tomber dans le dalot dès le premier mètre et glisser lamentablement jusque dans l'obscurité finale. Il faut montrer de la résolution, être agressif, aller de l'avant comme on dit en politique, conquérir comme on dit en business, car les deux dalots sont toujours là pour nous montrer ce que donne la pusillanimité. En fait, la boule évolue presque sur une crête, et ne pas lui donner assez d'énergie cinétique, c'est la condamner à sombrer dans le ravin. Aux quilles, il faut suivre la voie la plus simple, le jeu au complet est un *sure shot*: pas question de tenter un jeu risqué, le résultat ne pourra être que stérile. Il faut jeter la boule droit devant soi avec vigueur, les yeux fixés dès le départ sur l'objectif à atteindre, sinon elle choit, elle s'aplatit au creux du sillon et la conséquence finale est un gros zéro: il

n'y a absolument aucun effet, la boule ne roule même plus, elle n'est que poussée par le dalot et passe à côté des quilles sans même les faire broncher.

LE SENS ÉSOTÉRIQUE DU JEU DE QUILLES

Mais curieusement, malgré tout cet aspect évolutif du jeu de quilles, il comporte aussi son aspect destructif. En effet, c'est un des seuls jeux où il faut détruire quelque chose. La plupart du temps, il s'agit de combler un trou, de mettre un objet, d'habitude un ballon ou une boule, dans une ouverture: au golf, au basket, et même au soccer ou au hockey, il s'agit, à partir d'une situation imparfaite, d'une situation d'incomplétude, de rétablir l'harmonie en unissant les objets qui se complètent. Aux quilles, cependant, c'est tout le contraire: la situation de départ en est une d'équilibre, les quilles étant debout, la boule au repos, et il faut, pour le joueur, mettre à bas cet équilibre, le faire tomber à terre du mieux qu'il peut. Ainsi, dans un pays qui dépense des millions de dollars dans la lutte contre le terrorisme, dans ce pays qui voit ses propres immeubles s'écrouler sous l'action de bombes étrangères et malveillantes, eh bien, dans ce même pays, chaque soir, des millions de personnes s'exercent consciencieusement, dans des sous-sols d'église, à faire sauter des quilles, à faire éclater sauvagement l'ordre qui était mis en place.

Le jeu de quilles est rempli de symboles cachés. L'un de ceux-là est le nombre de quilles et leur disposition en triangle. À son arrivée aux États-Unis, le jeu, soumis au dogme luthérien, ne comportait que neuf quilles, mais il était tellement populaire qu'il attirait de nombreux parieurs. Cela incita les autorités du Connecticut à interdire ce type de jeu; pour contourner la loi, les joueurs introduisirent donc, en 1845, une dixième quille. La disposition des dix quilles en triangle évoque la «tetraktys», vieux symbole pythagoricien. La «tetraktys» consiste en la somme des quatre premiers nombres et elle prend la forme, justement, d'un triangle de dix points disposés en pyramide de quatre étages. Ce symbole a le sens de la totalité, de l'achève-

ment; le un représentant le divin, l'Être, et le quatre représentant l'univers matériel (éléments, points cardinaux, saisons), le dix symbolise la totalité de l'univers, plus précisément la création du cosmos à partir du principe premier ainsi que le retour à l'origine, à l'unité. C'est donc une image de la totalité en mouvement.

Et le jeu de quilles ne repose-t-il pas autant sur le principe de progrès que sur celui de destruction? Il est donc, comme la danse du dieu Shiva, un équilibre entre la création et l'anéantissement. À mesure que la boule roule, à mesure qu'elle avance, elle construit quelque chose, mais ce n'est que pour détruire en fin de compte. Mieux elle progressera, mieux elle fera s'écrouler la pyramide de quilles à la toute fin. Le bowling est un résumé de la vie de l'univers, de sa naissance vigoureuse à sa chute catastrophique; le bout de l'allée, plongé dans les ténèbres, trône comme une image de l'Apocalypse, de la fin des temps, du crépuscule des dieux. On comprend dès lors pourquoi une boule dans le dalot déçoit autant: c'est un acte stérile, un enfant mort-né.

Enfin, en plus d'être un sport hautement symbolique, le jeu de quilles apparaît comme une activité zen, puisque le mouvement du lancer de la boule est toujours le même. Ce n'est pas comme tous ces sports compliqués, ces sports qui ouvrent une infinité de possibilités, qui reposent sur le hasard, sur la chance et qui sont sans cesse nouveaux. Non, aux quilles, les possibilités sont très restreintes et il ne s'agit pas d'innover, mais de se perfectionner. Il n'y a qu'un geste à faire et si on arrivait à le reproduire à chaque lancer, on ferait une partie parfaite; d'ailleurs, les quilles offrent un nombre maximum de points: le but n'est pas d'en faire le plus possible, à l'infini, mais simplement d'atteindre la limite qui nous est donnée, trois cents points.

Ce qui fait le bon joueur de quilles, c'est moins sa capacité à les abattre qu'à accomplir le lancer correct, cette courbe élégante qui paraît si naturelle à la télé, mais qui demande des années de pratique. Contrairement à ce que croit le débutant, il ne faut pas lancer fort. Le geste doit être retenu – ne pas être trop

violent, mais contrôlé. Ce qui importe aux quilles est moins le but que le mouvement, l'impulsion donnée dès le départ. «Rien ne sert de courir, il faut partir à point»; le bon quilleur sait, dès que la boule a quitté sa main, si le coup sera bon ou non; on peut le voir, dans un gros plan, serrer les lèvres en un sourire retenu mais vaniteux, ou baisser la tête en la secouant, penaud.

L'abat, avec son bruit explosif caractéristique, apparaît totalement vain en face du silence de l'élan, qui est le moment fondamental du jeu. C'est là que tout se décide, là qu'il faut apprendre à mettre de la force tout en restant maître de soi. Le grand joueur sait se concentrer avant chaque lancer, ouvrir sa conscience à l'ensemble du jeu. Prenant exemple sur sa propre boule, il se centre sur lui-même, mais non pas sur son ego réduit, celui qui cherche le profit et la gloire. Comme sa boule, sa pensée se fait lisse et sans faille, et comme l'allée devant lui, son esprit demeure droit et rigide. Le nombre de pas exact qui coïncidera avec la mince ligne rouge, le mouvement du poignet, l'angle du tronc, tout cela ne relève pas de la technique ou de la forme physique, mais est spontanément généré par l'intuition, lorsque le quilleur pénètre tout entier son geste et qu'il y consacre pleinement l'énergie qui coule en lui. On ne doit pas lancer à moitié, mais être présent au complet, ici et maintenant, à l'instant où on propulse la boule. Pour preuve, voyez dans *Les Pierrafeu*, série qui nous offre le portrait d'un des plus célèbres quilleurs de l'histoire du cartoon et peut-être de la télé: c'est sur son lancer que se concentre Fred Caillou, c'est à lui qu'il applique son inventivité, courant sur la pointe des pieds avec des bruits de staccato ou tournant élégamment comme un discobole.

Ainsi, par la répétition du geste parfait, toujours semblable, en acceptant d'agir non pour le trophée ou la prime, mais pour la beauté de l'acte en soi, le joueur de quilles fait le vide en lui-même, il renonce à son moi limité et s'intègre à la vie unique de l'univers tout entier.